

DISQUES

Ces chefs-d'œuvre méconnus

Que leurs géniteurs soient reconnus ou non, certains disques sont malheureusement passés à côté d'une reconnaissance pourtant méritée. La Corse Votre Hebdo revient sur ces albums injustement oubliés

« Personne ne doit avoir peur de l'inconnu parce que tout homme est capable de conquérir ce qu'il veut et qui lui est nécessaire. » On ne sait pas si Jason Hakin a lu ou relu *L'alchimiste* de Coelho avant de quitter son Canada natal mais la phrase qui précède pourrait lui servir de devise. Car voilà un bonhomme qui, en lâchant boulot et appart pour venir défendre son premier album sur le Vieux Continent, s'est donné les moyens de vivre son rêve. Confectionné avec l'aide du producteur Will Haas (The Rizzadas, Howl, Ruth's Hat), ce premier opus est le fruit de plusieurs mois d'un travail qui, au final, donne cette galette aux forts accents pop, parue en 2007. Bien sûr, la route sur laquelle Jason Hakin voyage a été tracée par d'autres. Les maîtres d'œuvre seraient d'ailleurs quatre liverpudiens aperçus pour la dernière fois aux abords d'un passage clouté. Une route connue et maintes fois empruntée : par les Eagles, notamment, (*Writing home*), mais aussi les Kinks période *Muswell hillbillies* (*Untitled 1*) ou encore The La's



(*Special kind of fool*). A de rares exceptions près (le titre éponyme et la ballade *Stars... for a friend*), le disque doit beaucoup plus à la pop anglaise qu'à son pendant d'outre-Atlantique. En peaufinant son travail (l'écriture de *Warm, Stars* ou de l'excellent *Listless* remonte à 2006), Hakin a pris le soin de laisser reposer ses mélodies afin de les enrichir. Evidemment, la filiation artistique avec les Beatles saute aux yeux, au moins autant que la ressemblance physique avec McCartney. Il suffit d'écouter *Heaven waits*. Si la similitude vocale avec Paulo y est moins flagrante qu'elle ne pouvait l'être sur la demo, le doute n'est pas permis. Le morceau possède cette mélancolie naturelle et volontiers aguicheuse à laquelle le xylophone vient apporter une touche d'onirisme bienvenue. L'un des plus beaux moments de l'album. L'intro piano-voix et les chœurs de *Wolf at the window* ne sont pas sans évoquer *Let it be* quand le pont, lui, lorgne vers l'ambiance big band d'un *Maxwell's silver hammer*. Il y a ce petit je-ne-sais-quoi de *I should have*



Depuis son arrivée en Europe, Jason Hakin distille des arpèges entre Londres et Paris où il est aujourd'hui installé.

(Photo DR / Séverine Madjéri)

known better dans *Special kind of fool*, l'ombre du McCartney période *Hope of deliverance plane* sur *Lovers and friends* et, enfin, les dernières secondes de l'album semblent presque issues des chutes de studio du Double Blanc. On pourrait continuer ce jeu indéfiniment mais ce serait confiner le disque.

Un mélange des saveurs

Le talent de Jason Hakin, en plus d'être un songwriter inspiré et prometteur, est de manier l'héritage

avec soin, là où bon nombre en abuseraient. Au final, ce qui semble le plus l'avoir inspiré chez les maîtres, c'est le souci des arrangements (l'enchaînement *Quintessence-Writing home* (reprise), *Untitled 1* ou encore *Limb from limb*). Chaque titre a reçu la plus grande attention et on comprend mieux pourquoi Will Haas cite Jeff Lynn parmi ses influences tant la minutie est perceptible. Entre cordes, distorsion et cor, le final de *Warm* est un véritable mélange des saveurs. En faisant la part belle aux mots et à la musique, Jason Hakin met en avant ses chansons. Aucun solo pompeux, aucune

démonstration technique futile. Sa qualité de multi-instrumentiste lui sert uniquement à mettre celles-ci en valeur car finalement ce sont elles, les vedettes. Nul doute que lorsqu'on lui en donnera les moyens, le Canadien fera des merveilles en studio. En ces temps prochains, il aura, on l'espère, sorti d'autres disques parmi lesquels le sempiternel album de la maturité. C'est sûrement à ce moment-là qu'on s'apercevra que, rétrospectivement, *Writing home* était déjà un best of à lui tout seul. Alors fermons les yeux et rêvons. Tomorrow never knows...

Eric BUGGEA

Supertramp – Supertramp (1970)



Rick Davies, Roger Hodgson, Richard Palmer et Bob Millar : une formation éphémère réunie autour d'un disque comme *Supertramp* n'en a plus jamais enregistré par la suite. (Photo D.R.)

Dieu qu'il devait être intéressant de former son groupe à l'âge des années 70. Entre l'exploration de nouveaux horizons musicaux et la brisure des formats standards, les Beatles avaient ouvert tant de brèches, laissé un héritage si conséquent qu'il suffisait de se « servir ». Tout devenait possible. Tout l'était, sans doute, déjà. C'est probablement ce que pense Richard Davies (orgue, piano, claviers, harmonica, chant), alors en quête d'un groupe, lorsqu'il dépose une annonce, en août 1969, dans les colonnes de l'hebdomadaire *Melody Maker*. Roger Hodgson (basse, guitare acoustique, flageolet, chant), Richard Palmer (guitare, balalaïka, chant) et plus tard Robert Millar (percussions, harmonica) y répondent. Le groupe est ainsi formé. Dans un premier temps, il opte pour le banal patronyme de Daddy avant d'en changer. Sur les conseils de Richard Palmer, et s'inspirant de l'œuvre du poète gallois William Henry Davies, *The autobiography of a super tramp*, Daddy devient Supertramp. Le quatuor passe une bonne partie du premier semestre de l'année 70 à bosser sur son premier album. Fruit du travail de composition de Davies, Hodgson et Palmer, ce premier exercice éponyme sort au mois d'août et autant l'admettre de suite, rien ou si peu ne laisse présager ce que le groupe fera quelques années plus tard. Le Supertramp de la « décennie » dorée (74-82) aura cette qualité enviable par beaucoup : celle d'être identifiable immédiatement. A

la première mesure, au premier murmure. Rien de tout cela ici. Bien sûr, on peut essayer de deviner les *Even in the quietest moments* ou *The meaning* à travers les arpèges d'Aubade. De la même manière, on croirait entrepercevoir les prémices de *Two of us* dans les nappes d'orgue de *Maybe I'm a beggar*. Mais le fait est que le Supertramp de 1970 accouche d'une galette à part, obscure sinon mélancolique et le petit intermède aux accents country qu'est *Home again* n'y change rien. Ce premier album n'est pas un disque facile d'accès (à l'exception de *Surely* et du cristallin *Words unspoken*). Un peu comme si le temps et l'oubli volontaire de ses géniteurs avaient enrobé ces quelque quarante-huit minutes de musique d'une épaisse écorce à peine plus attrayante que cette femme à tête de rose (clin d'œil à Dali ?) qui orne la pochette, et tout aussi énigmatique. Pourtant, derrière l'enveloppe se cache un cœur bon, généreux et fragile. Dès les premières secondes de la ballade acoustique *Surely*, qui ouvre et dôt l'opus, on est saisi par la richesse des climats distillés par le trio de compositeurs. A ce titre, *It's a long road* est sans doute l'un des morceaux qui met le plus en valeur la manière dont se déroulait le travail d'écriture : à Davies les progressions d'accords, à Hodgson le choix des mélodies. Et Palmer de poser des textes sur l'ensemble. La chanson nous ramène, par instants, au *I want you* des Beatles et nous annonce *le Riders on*

the storm des Doors. Simple coïncidence ? Sans doute, oui, tant l'album semble d'un autre âge. Vocalement, Roger Hodgson domine l'ensemble du disque. Si sa voix n'a jamais véritablement changé durant sa carrière, quelques trémolos trahissent encore son jeune âge (il n'a alors que 20 ans) comme on peut l'entendre dans son fantastique échange avec Richard Palmer sur *Maybe I'm a beggar*, somptueuse pièce épique et première d'une série de morceaux où deux voix se donnent la réplique (*School, Just a normal day, Gone Hollywood...*). Rick Davies, lui, est encore discret. On l'entend sur le solide *Nothing to show* mais pour l'heure, il se contente de tisser le canevas sur lequel Richard Palmer, instrumentiste concis, vient délivrer des parties de guitare inspirées. Tout en souplesse, la section rythmique donne enfin vie à un ensemble qui oscille entre pop, folk et progressif. Autant de qualités qui se retrouvent sur le colossal *Try again*, chef d'œuvre digne des deux premiers King Crimson que Palmer partira rejoindre en tant que parolier. Si vous voulez comprendre le Supertramp pré *Crime of the century*, prenez un casque et imprégnez vous de ces quelque douze minutes, apprivoisez chacun de ses divers mouvements (le Floyd d'*Ummagumma* n'est pas si loin) jusqu'au final époustouflant. Tout le reste de l'album semble converger vers ce *Try again*, comme si ses auteurs avaient voulu préparer l'auditoire. C'est finement pensé et la version longue de *Surely*, emplies de légèreté, arrive à point nommé pour conclure un album comme le groupe n'en fera plus. Palmer et Millar quitteront rapidement le navire. Davies et Hodgson continueront de chercher, au travers d'un nouvel effort totalement différent, un succès commercial qui aura fait défaut à *Supertramp*. C'est profondément injuste mais il est des disques qu'un happy end viendrait ternir. Et celui-ci en est un.

E.B

